

Là, François put constater combien son père l'aimait, sous ses dehors rudes. Pour la première fois, peut-être, il regretta de lui avoir causé tant de soucis, de ne l'avoir écouté.

Le regard ne songeait plus à cacher ses larmes. Lui, le vieux soldat, pleurait comme une femmelette.

—Tu nous écriras souvent, recommanda-t-il. N'oublie jamais les vieux. Les souvenirs de tes parents t'empêchera de commettre bien des sottises... Ta mère en sera malade, pour sûr, mais ça se remettra... à la longue.

Il lui glissa dans la main un billet de cinquante francs.

—Pour payer ta bienvenue aux camarades.

—Merci, père... tu peux garder cette somme.

—Non, je sais ce qu'il en coûte.

François embrassa son père comme jamais il ne l'avait fait.

—Ah ! s'écria-t-il, je vois bien que tu m'aimes !

—Quoi... En as-tu jamais douté ?

—Les voyageurs pour Marseille, appelait l'employé.

—Ma mère, embrasse-la bien pour moi... dis-lui...

—Oui, mon garçon, je comprends.

François et Luc entrèrent dans les salles d'attente et se dirigèrent en toute hâte vers le train.

Dix minutes après, ils partaient.

Luc était triste. D'un air abattu, il regardait fuir les maisons de la ville.

—Un peu de courage... dit François.

Il en avait besoin lui-même.

Sur le pont de fer jeté au-dessus de la voie, il venait de reconnaître, à sa veste de droguet, le père Brégeat qui agitait son chapeau.

—Au revoir ! cria-t-il.

Mais le train passait comme une trombe, s'enfonçait dans la tranchée.

François retomba sur la banquette, le cœur serré, de sourde bourdonnements aux tempes.

Cela, jamais il ne l'avait éprouvé.

Les yeux demi-clos, il fit un retour sur le passé ; il songeait qu'il avait méconnu les siens, son père, surtout. Maintenant, il se sentait un homme, rempli de bonne volonté pour le sien.

Une voix le tira de ses rêveries.

—Où allez-vous donc, camarades ?

Il se retourna. Accoudés sur la séparation du wagon, un caporal et plusieurs soldats les examinaient.

—A Marseille, répondit François.

—Ça va bien ; on s'ennuie comme des tourtes, ici... Permission de passer avec vous, s'il vous plaît ?

Caporal et soldats enjambèrent la cloison.

—Pour l'orse, reprit le gradé, vous allez à Marseille, les civils ?

—Civils, pour peu de temps, nous sommes des engagés.

—Mince ! firent les soldats.

—Ah ! pour quel corps ? demanda le caporal.

—Pour les zouaves.

—Vous préféreriez sans doute Marseille ?

—Jamais de la vie, riposta François, j'aime mieux l'Afrique.

—Les autres, abasourdis, le regardaient avec des yeux en portes de grange : un client qui préférerait l'Afrique, les marches dans le sable, avec Azor sur le dos et le siroco dans le nez au train-train de la garnison, c'était raide !

—T'es un lapin, affirma le caporal, le tutoyant de suite en qualité de subordonné, et tu n'as pas froid aux yeux.

Et comme le train s'arrêtait :

—Y a-z-un buffet, ici... Qu'est-ce que tu offres, le blou, pour se sustenter le fanal, un litre de cric ?

—Va pour un litre de cric.

Luc, ramonté par l'eau d'aff, ne soupirait plus. Il amusait la galerie par des réflexions de ce genre :

—Dis donc, François, c'est loin, Alger ?

—Couchi-couça.

—Faut y passer l'eau ?

—Peuh ! expliquait le cabot, un saut de hique. Cant quatre-vingts lieues en trente-six heures.

A l'annonce de ces chiffres, Luc eut une mine d'une aune, qui s'allongea encore quand le caporal eut ajouté :

—Sale pays, mon bonhomme, pas d'eau, rien que du sable ; pour boulotage, des chaussettes russes et du chameau. Avec ça, un tas bêtes, des *escorpions* qui vous sucent toute la nuit qu'on en revient maigre comme un cent de clous... quand on n'y laisse pas sa peau.

—Bagasse ! s'écria Luc, mordion de mordion ! si j'avais su, j'aurais continué de taper sur la semelle à papa.

Et les autres de se claquer :

—Non de nom ! on se fait-y du bon sang, dans le métier !

—A Marseille, le caporal, en buvant une tournée de mêlé-cass, indiqua à François le bureau de la place.

Le soir même, on mit les deux engagés en route sur le *Général-Chanzy*, un paquebot qui parlait pour l'Egypte avec escale à Alger

François franchit lestement la passerolle. Il murmura :

—Enfin !

—Il frappa du talon le plancher du navire.

Ayant dépassé le château d'If, le paquebot chevauchait les flots profonds du large. Les visages de tous se tournaient vers les côtes de France, une ligne bleue qui s'aminçissait de plus en plus, rougée par des vagues lointaines... Seul, François regardait à l'avant.

—C'est drôle, fit Luc, la tête me tourne... Ça me tourmente.

—Allonge-toi et ferme les yeux.

Solide au poste, François se riait de mal de mer. Toujours à l'avant, il inspectait l'horizon du sud... postant contre l'allure du navire qui lui paraissait trop lente, tant il avait hâte d'arriver.

Une minute il songeait aux siens.

—Quelle joie pour les vieux, se dit-il, à mon retour !

En face de lui, un officier, accoudé aux bustings, observait la mer.

Sur sa madche, aux derniers feux du soleil, étincelait le galon d'or. Et ce galon tirait l'œil de François qui ne pouvait en détacher ses regards.

—Je le gagnerai, se promet-il.

Cette résolution n'était certes pas téméraire ; car François avait l'étoffe d'un officier.

La nuit était venue, une nuit de la Méditerranée en septembre, calme et tiède, transparente. A l'orient, sur un tapis de nuages légers se haussait la lune, allumant d'éclairs aussitôt éteints les crêtes des vagues alanguies...

Un matelot breton, juché dans la mâture, chantait, sur un ton dolent, une cantilène du pays natal... et, dans cette primitive romance, ces mots revenaient, paraissaient tomber du ciel : *mon village, ma patrie, ma mère !*...

Ma mère !... François, soudainement, s'attrista.

Comme éveillée par le chant du marin, sa pensée, pour ne plus le quitter, se reporta à celle qui le pleurait.

Il ravit, sur le pont de Nîmes, son père, tête nue, qui agitait son chapeau...

Fidèlement, il se rappelait ses derniers conseils : "le Devoir, l'Honneur... De la conduite, et tu deviendras un homme ! Le jour où je te reverrai avec des galons sera le plus beau de ma vie."

—Des galons, se jura-t-il encore, j'en aurai.

Quelqu'un le tirait par le manche. A la clarté de la lune, il reconnut Marastoul, la casquette de travers, le mine piteuse.

—Mordiou ! fit ce dernier, je me couche et me recouche, je me tourne et me retourne... Ça ne va pas mieux. Y aurait pas de revenir en arrière, mon petit François !

—En arrière ? et l'uniforme ! Tu n'y songes donc plus, de cœur, voyons !

—L'uniforme, je m'en moque, soupira l'autre.

—Viens à la cantine boire un verre de rhum pour le remonter le moral.

Une heure après, roulé dans la couverture qu'on lui avait remise à Marseille, pour le voyage, François dormait sur le point, à côté de Luc qui peignait toujours :

—Alger... C'est trop loin ; ah ! si j'avais su !

XXXV

AUX ZOUAVES

Lourdement, bhargé, le *Général-Chanzy* allait lentement et n'arriva à Alger que le lendemain, à l'aube.

Quelle aube ! Un radieux lever de soleil dans un ciel incomparablement pur et bleu, devant la superbe rade.

Un implacable voile d'azur flottait sur la mer, retenu par des brises.

Des oiseaux blancs, aux longues ailes, rasèrent la vague, accourus au-devant du paquebot comme pour lui souhaiter la bienvenue...

Et, là-bas, là-bas, là-bas, rose et blanche, encadrée dans les frondaisons et l'or des plages, la ville semblait toute neuve, bâtie d'hier.

Véritablement empoignée par ce décor, François éveilla Luc.

—R garde, fit-il, mais regarde donc !

Luc, incomplètement remis du mal de mer, répondit en se frottant les yeux :

—Rien, pour moi, n'est plus beau que Nîmes, le Bas-Quartier et l'échoppe du père Marastoul.

François haussa les épaules et écouta.

Un passager, la lunette au point, expliquait à d'autres :

—Ce bâtiment rectangulaire, là-haut, flanqué de tours, c'est casbah... A droite, le quartier arabe. Cet autre rectangle, à gauche, presque en dehors de la ville, la caserne des zouaves...